

# L'imagination créatrice

Une révolution philosophique et politique aujourd'hui plus que jamais nécessaire !

**Libérons le rêve, notre imagination créatrice, la poésie vivante, sans rien sacrifier de notre exigence de raison !**

Primat de l'« imaginaire » ?

La question n'est pas superflue. Dans la suite de Gaston Bachelard et de Carl Gustav Jung, d'Henry Corbin et de Mircea Eliade, c'est seulement dans les années 1960<sup>1</sup> que Gilbert Durand a développé une anthropologie de l'imaginaire qui donne à celui-ci une position d'égalité par rapport à celle de la perception du réel, voire de la réflexion rationnelle, dans la vie humaine. Selon ce grand chercheur, l'esprit humain est le lieu de « l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social » (*Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, 1960, p. 38). Gilbert Durand souligne que cette définition de l'esprit écarte le problème de l'antériorité ontologique du réel vis-à-vis de l'imaginaire puisqu'elle postule une « genèse réciproque » entre l'environnement matériel et le « geste pulsionnel ». Il conteste notamment – c'est fondamental – le moindre antagonisme de l'imaginaire et de la rationalité. Imaginer, rêver, méditer n'interdisent pas de raisonner, et réciproquement, bien au contraire. L'imagination n'est plus « cette maîtresse d'erreur et de fausseté » dénoncée par Pascal<sup>2</sup> ou « la folle du logis » bannie par Malebranche. Bien mieux, pour lui, « c'est la notion de "représentation imaginée" ou "image" (...) qui nous apparut comme l'"élément" (au sens euclidien du terme) rendant compte de toute activité spécifiquement humaine tant sociale qu'individuelle, rationnelle qu'irrationnelle. »<sup>3</sup>

Les références à Claude Lévi-Strauss (*La Pensée sauvage*, Plon, 1962) et à Jean-Pierre Vernant (*Les Origines de la pensée grecque*, Paris, CNRS, collection Mythes et religions, 1962 ; *Mythe et pensée chez les Grecs ; Etudes de psychologie historique*, François Maspero, 1965) seraient aussi pertinentes, même si l'un comme

---

<sup>1</sup> Il y a soixante-dix ans, Sartre consacrait déjà un essai magistral sur le sujet et concluait : « Ainsi l'imaginaire représente à chaque instant le sens implicite du réel. » (*L'Imaginaire*, Gallimard, 1940 ; en collection Idées, 1980, page 360). Mais il continuait, alors, à rapporter l'imagination et l'imaginaire à l'irréel et même au néant... Sur l'histoire des théories contemporaines de l'imaginaire, la meilleure synthèse est celle du philosophe Jean-Jacques Wunenburger (*L'Imaginaire*, PUF, collection Que sais-je ?, 2010, pp. 15 à 29).

<sup>2</sup> Blaise Pascal, *Pensées et opuscules*, Edition de Léon Brunschvicg, Hachette Classiques, 1953, p. 365 ; Pascal, *Œuvres complètes*, Edition de Jacques Chevalier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 1116 ; Pascal, *Œuvres complètes (Pensées)*, Edition de Louis Lafuma, Editions du Seuil, collection L'Intégrale, 1963, p. 504 ; Pascal, *Pensées*, Edition de Philippe Sellier, Le Livre de Poche classique, 2000, p. 66.

<sup>3</sup> Gilbert Durand, *L'Âme tigrée ; Les pluriels de psyché*, Denoël / Gonthier, collection Médiations, 1980, p. 48. L'anthropologue y rend un hommage appuyé à « la découverte par Henry Corbin de *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabî* (1958) », c'est-à-dire de l'« imaginal », ce « monde propre où l'esprit se corporalise et où les corps se spiritualisent (*mundus imaginalis*) » (Jean-Jacques Wunenburger, *L'Imaginaire*, PUF, 2010, p. 27). Sur l'importance décisive de cette découverte, non seulement pour les sciences humaines, mais pour l'issue à venir de la lutte de la civilisation contre le nihilisme : Ouvrage collectif coordonné par Cynthia Fleury, *Imagination, imaginaire, imaginal*, PUF, collection Débats philosophiques, 2006.

l'autre maintenaient encore leurs travaux dans le cadre marxiste de « cette loi d'ordre (qu'est) l'incontestable primat des infrastructures »<sup>4</sup>.

A la même époque, Cornelius Castoriadis, cofondateur de *Socialisme ou Barbarie*, se livrait à une critique radicale du marxisme et du structuralisme, en promouvant l'idée que l'imaginaire est le fondement du social<sup>5</sup>. Dans son grand œuvre de 1975, commencé dès 1964, *L'Institution imaginaire de la société*, le philosophe, économiste et psychanalyste grec allait jusqu'à qualifier de « délire » la prétention du « monde moderne » à la « rationalisation » absolue. Les lignes qui suivent sont capitales quant à la « méthode » (et à la disposition philosophique) choisie, ici, pour suivre le développement multiséculaire des thèmes forestiers dans l'imaginaire occidental : « *Le monde moderne se présente, superficiellement, comme celui qui a poussé, qui tend à pousser la rationalisation à sa limite et qui, de ce fait, se permet de mépriser – ou de regarder avec une curiosité respectueuse – les bizarres coutumes, inventions et représentations imaginaires des sociétés précédentes. Mais paradoxalement, en dépit ou plutôt en raison de cette “rationalisation” extrême, la vie du monde moderne relève autant de l'imaginaire que n'importe quelle culture archaïque ou historique. (...) La pseudo-rationalité moderne est une des formes historiques de l'imaginaire ; elle est arbitraire dans ses fins ultimes pour autant que celles-ci ne relèvent d'aucune raison, et elle est arbitraire lorsqu'elle se pose elle-même comme fin, en ne visant rien d'autre qu'une “rationalisation” formelle et vide. Dans cet aspect de son existence, le monde moderne est en proie à un délire systématique – dont l'autonomisation de la technique déchaînée et qui n'est ‘au service’ d'aucune fin assignable est la forme la plus immédiatement perceptible et la plus directement menaçante.* »<sup>6</sup>

Dix ans plus tard, Maurice Godelier a sonné le renversement anthropologique définitif du matérialisme historique<sup>7</sup>, en disqualifiant la détermination de la superstructure (culturelle) par l'infrastructure (économique)<sup>8</sup>, pour dire les choses selon la terminologie marxiste longtemps à la mode dans l'historiographie française<sup>9</sup>.

---

<sup>4</sup> *La Pensée sauvage*, Plon, 1962, p. 179.

<sup>5</sup> Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Editions du Seuil, 1975 ; *L'Imaginaire comme tel*, texte (de 1968) établi, annoté et présenté par Arnaud Tomès, Hermann, collection Philosophie, 2008 ; « Imaginaire et imagination au carrefour », dans *Figures du pensables ; Les carrefours du labyrinthe – 6*, Editions du Seuil, 1999, en collection Points Essais, 2009, pp. 113 à 138.

<sup>6</sup> Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Editions du Seuil, collection Points Essais, 1999, p. 235 et 236

<sup>7</sup> *L'Idéal et le matériel : pensée, économie, société*, Fayard, 1984.

<sup>8</sup> « Revenons au point de départ de ces analyses, à savoir qu'il convient de réexaminer la distinction entre infrastructure et superstructures à cause de la présence active de la pensée au cœur des activités matérielles de l'homme. (...) Mais puisque la pensée n'est pas une instance séparée des rapports sociaux, puisqu'une société n'a ni haut ni bas, qu'elle ne se compose pas de couches superposées, il nous faut conclure que la distinction entre infrastructure et superstructures, si elle garde un sens, n'est pas une distinction de niveaux ou d'instances, pas plus qu'elle n'est une distinction entre des institutions. » (*L'Idéal et le réel*, Le Livre de Poche, 1992, p. 30)

<sup>9</sup> Jacques Le Goff, revenant sur ses années d'apprentissage du métier d'historien, notamment lorsqu'il suivait les leçons de Maurice Lombard à la VI<sup>e</sup> section de l'Ecole pratique des hautes études, note : « Je ressentais la grossièreté et l'inadéquation d'une problématique marxiste vulgaire de l'infrastructure et de la superstructure. » (*Un autre Moyen Âge*, Gallimard, collection Quarto, 1999, p. 19). Dans le même sens de dénonciation de l'emprise du matérialisme historique sur l'historiographie universitaire française des années 1960-1970 (« Nouvelle histoire », « école des Annales ») : Guy Bourdè et Hervé Martin, *Les Ecoles historiques*, Editions du Seuil, collection Points Histoire, 1983, pp. 261 et 262 ; Hervé Couteau-Begarie, *Le Phénomène « Nouvelle histoire » ; Stratégie et idéologie des nouveaux historiens*, Economica, 1983, pp. 225 à 243 ; Antoine Peillon, « Infantilisme et primitivité du Moyen Âge ; A propos de quelques lieux communs d'une historiographie moderne », dans

En 1996, le grand anthropologue tranchait clairement en faveur du primat de l'imaginaire dans l'institution des sociétés humaines : « À nos yeux, c'est cette perspective inverse qu'il faut adopter. Ce sont d'abord les différentes manières dont les hommes imaginent leurs rapports entre eux, et avec ce que nous appelons la nature qui distinguent les sociétés ainsi que les époques pendant lesquelles certaines d'entre elles continuent d'exister. Mais l'imaginaire ne peut se transformer en du social, fabriquer "de la société" en n'existant seulement qu'"idéellement". Il lui faut se "matérialiser" en des rapports concrets qui prennent forme et contenu dans des institutions et bien entendu dans des symboles qui les représentent et les font se répondre les uns les autres, communiquer. En se "matérialisant" dans des rapports sociaux, l'imaginaire devient une part de la réalité sociale. »<sup>10</sup>

\*\*\*

Du côté des historiens, Georges Duby a formulé, à propos du féodalisme, la même idée, mais sous forme interrogative : « Comment confronter l'imaginaire et le concret ? Comment dissocier l'étude "objective" du comportement des hommes de celle des systèmes symboliques qui dictèrent leur conduite et la justifiaient à leurs yeux ? »<sup>11</sup>

Il revient à un autre médiéviste, Jacques Le Goff, d'avoir très directement utilisé la notion d'« imaginaire » à propos du Moyen Âge, dans le titre d'un important recueil d'articles (*L'Imaginaire médiéval*, Gallimard, 1985) où il analyse le cœur même de la culture médiévale, *le merveilleux*, carrefour de la religion, de la création littéraire et de la pensée. L'historien y étudie aussi les images du temps et de l'espace, puis celles du corps. Le livre fait enfin une large place à l'attitude médiévale à l'égard du rêve.

Dans sa préface de 1985 à *L'Imaginaire médiéval*, le médiéviste procédait à une introduction décisive de la « représentation », du « symbolique », des « œuvres littéraires et artistiques », des « images » (y compris « mentales et spirituelles ») « dans le territoire de l'historien »<sup>12</sup>. Il soulignait alors avec vigueur : « *L'histoire de l'imaginaire est l'approfondissement de cette histoire de la conscience dont le Père Chenu a si lumineusement analysé l'éveil au Moyen Âge*<sup>13</sup>. *L'imaginaire nourrit et fait agir l'homme. C'est un phénomène collectif, social, historique. Une histoire sans l'imaginaire, c'est une histoire mutilée, désincarnée. (...) Étudier l'imaginaire d'une société, c'est aller au fond de sa conscience et de son évolution historique. C'est aller à l'origine et à la nature profonde de l'homme...* »<sup>14</sup>

Six ans plus tard, Jacques Le Goff enfonçait le clou de son plaidoyer pour une histoire « ouverte », dans une nouvelle préface à la deuxième édition (1991) de *L'Imaginaire médiéval* : « *Comme le mot mentalité, le mot imaginaire se déploie avec un certain flou qui lui confère une partie de sa valeur épistémologique, car il permet ainsi de braver les frontières, d'échapper aux cloisonnements. C'est un concept libérateur, un outil qui ouvre portes et fenêtres et fait déboucher sur d'autres réalités*

---

*Médiévales*, n°7, automne 1984, CNRS et Presses et Publications de l'Université de Paris VIII – Vincennes, pp. 87 à 105.

<sup>10</sup> Maurice Godelier, *L'Enigme du don*, Fayard, 1996, pp. 41-42.

<sup>11</sup> *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Gallimard, 1978, p. 21.

<sup>12</sup> Jacques Le Goff, *Un autre Moyen Âge*, Gallimard, collection Quarto, 1999, pp. 423 à 442.

<sup>13</sup> Marie-Dominique Chenu, *L'Éveil de la conscience dans la civilisation médiévale ; Conférence Albert-le-Grand 1968*, Institut d'études médiévales (Montréal) et Vrin (Paris), 1969.

<sup>14</sup> Jacques Le Goff, *Un autre Moyen Âge*, Gallimard, collection Quarto, 1999, pp. 428 et 429 (pp. VI, VII et VIII de l'édition de 1985, chez Gallimard, en collection Bibliothèque des Histoires).

masquées par les étiquettes conventionnelles des divisions paresseuses de l'histoire. »<sup>15</sup>

A titre de premier exemple de la richesse de cette approche de l'anthropologie historique, Jacques Le Goff évoque, dans un article repris sous le titre générique de *L'Imaginaire médiéval*<sup>16</sup>, la « folie d'Yvain », lequel fuit la cour du roi Arthur, se réfugie dans la forêt et s'ensauvage. Or, ce thème de l'homme sauvage constitue un topos (lieu commun) dans la littérature du Moyen Âge latin, notamment dans le roman courtois, dont nous allons voir qu'il plonge ses racines loin dans la préhistoire et qu'il se ramifie jusqu'aux aventures contemporaines des héros de Maurice Genevoix, Henri Vincenot, Jean Giono, Julien Gracq, Michel Tournier...

\*\*\*

A l'image de la forêt, il est essentiel d'admettre que le foisonnement quasi-biologique, le vitalisme et même la brutalité de l'imaginaire agit « en miroir » du réel, de la nature et de l'existence humaine, et que la force naturelle, voire bestiale, est le socle nécessaire de l'élévation spirituelle. Des dieux (Cernunnos...) au saint, puis de celui-ci au chevalier courtois (ou au philosophe), puis encore de cette noble humanité à l'homme sauvage, ou ensauvagé, et, enfin, de ce paria à l'animal lui-même (l'ours, le cerf), ou inversement, les attributs symboliques sont souvent communs, et toujours déclinés les uns des autres (des bois du cerf à la couronne royale, ou à l'auréole du saint, par exemple).

Il s'en suit, philosophiquement, qu'il n'y a pas de primauté, de prééminence, de priorité du réel sur l'imaginaire<sup>17</sup>, de la matière sur l'esprit, ni au contraire d'assujettissement du monde à ses représentations. Et en aucun cas l'imaginaire n'entre en contradiction, voire en conflit, avec la raison. Au contraire, le lien entre les deux ordres est parfaitement dialectique. L'enjeu indiqué par le cheminement de l'esprit sur les « avenues » aventureuses de la forêt est bien plutôt de sortir, enfin, de l'hémiplégie mentale : cerveau droit contre cerveau gauche, sensibilité contre raison, intuition – éventuellement mystique - contre déduction...

Il en va donc premièrement d'une revalorisation salutaire de la sensibilité, de cette intégralité de chaque vie, que Bergson rapporte à l'intuition de la « durée »<sup>18</sup>,

---

<sup>15</sup> *Idem*, p. 443.

<sup>16</sup> Jacques Le Goff, avec Pierre Vidal-Naquet, « Lévi-Strauss en Brocéliande. Esquisse pour une analyse d'un roman courtois (Yvain de Chrétien de Troyes) », *Critique, Hommage à Lévi-Strauss*, juin 1974, n°325, pp. 541-571, repris plus complètement dans *Claude Lévi-Strauss*, Paris, Gallimard, (coll « Idées »), 1979, pp. 265-319, puis dans *L'Imaginaire médiéval*, Gallimard, 1985, pp. 151-187. J'aurais pu utiliser, à tout aussi bon escient, la notion de « spiritualité », si sa connotation moderne presque exclusivement religieuse n'avait pas présenté un risque de confusion. C'est peut-être un peu dommage, mais cela indique sans doute le besoin de quelques éclaircissements dans la culture actuelle... Pour mémoire, je vous livre cette belle remarque du médiéviste André Vauchez, en introduction de son décisif essai *La Spiritualité du Moyen Âge occidental ; VIII<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles* (PUF, 1975, p. 5) : « Le mot *spiritualitas* que l'on rencontre parfois dans les textes philosophiques à partir du douzième siècle n'a pas de contenu spécifiquement religieux : il désigne la qualité de ce qui est spirituel, c'est-à-dire indépendant de la matière. »

<sup>17</sup> Edgar Morin, *La Méthode*, t. I, *La Nature de la nature*, Editions du Seuil, 1977, p. 341 : « La société manipule moins bien ses mythes que ses mythes ne la manipulent. L'imaginaire est au cœur actif et organisationnel de la réalité sociale et politique. Et, quand, en vertu de ses caractères informationnels, il devient génératif, il est dès lors capable de programmer le "réel"... »

<sup>18</sup> Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1888), Alcan, sixième édition, 1908, pp. 81 et 82 : « A la rigueur, on admettra que la durée interne, perçue par la conscience, se confonde avec l'emboîtement des faits de conscience les uns dans les autres, avec l'enrichissement

dessinant par là une voie héroïque (chevaleresque) et mystique de la liberté créatrice de l'être humain. Car il y a bien un certain héroïsme à triompher, par l'ouverture à l'imaginaire, de l'inertie sociale et du conformisme, de la servitude volontaire qui ne visent qu'à la conservation matérielle de la vie, en sacrifiant sans mauvaise conscience la liberté créatrice et l'élan vital. C'est ce que figure Perceval, plongé dans son « doux penser », devant trois gouttes de sang tombées sur la neige, et qui est aisément vainqueur des inféodés au roi Arthur qui viennent brutalement lui chercher querelle, afin de le ramener à la Cour, c'est-à-dire hors de lui, hors de la continuité de sa vie intérieure.

Cela reste le besoin philosophique urgent d'aujourd'hui, comme en témoigne le beau plaidoyer de Claude Romano en faveur d'un retour à une phénoménologie qui « a la raison du cœur », tout en s'efforçant « d'atteindre au cœur de la raison », dépassant enfin la « piètre rationalité au cœur étroit » qui étouffe encore et toujours la pensée contemporaine pour faire place, enfin, à « une raison au grand cœur, assez accueillante pour reprendre en elle ce qui, en apparence seulement, la nie, une raison qui, par-delà les plaines arides de la logique et de son formalisme, des mathématiques et plus généralement des sciences exactes, retrouve l'oasis de la sensibilité où l'être, indéfiniment, se ressource »<sup>19</sup>

Jean-Louis Vieillard-Baron a souligné combien, selon Bergson, ce songe intérieur, cette remontée « jusqu'aux racines de notre être et, par là, jusqu'au principe même de la vie en général » nous « conduit à Dieu »<sup>20</sup>, faisant alors référence à « l'imagination créatrice » du philosophe mystique arabe Ibn' Arabî magistralement étudiée par Henry Corbin<sup>21</sup>. Ce point de vue ouvre en grand une fenêtre sur l'univers imaginal (*mundus imaginalis*) qui, comme la forêt, « est un monde qui n'est plus le monde empirique de la perception sensible, tout en n'étant pas encore le monde de l'intuition intellectuelle des purs intelligibles », c'est-à-dire un « monde entre-deux, monde médian et médiateur, sans lequel tous les événements de l'histoire sacrée et prophétique deviennent de l'irréel, parce que c'est en ce monde-là que ces événements ont lieu, ont leur lieu », un monde, enfin, « qui d'emblée impose à la puissance imaginative une discipline impensable là où elle s'est dégradée en "fantaisie", ne secrétant que de l'imaginaire, de l'irréel, et capable de tous les dévergondages »<sup>22</sup>.

---

*graduel du moi... (...) Au-dedans de moi, un processus d'organisation ou de pénétration mutuelle des faits de conscience se poursuit, qui constitue la durée vraie. »*

<sup>19</sup> Claude Romano, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Gallimard, collection Folio Essais (Inédit), 2010, pp. 948 et 949.

<sup>20</sup> « Introduction » à l'ouvrage collectif coordonné par Jean-Louis Vieillard-Baron, *Bergson ; La durée et la nature*, PUF, collection Débats philosophiques, 2004, pp. 22 et 23.

<sup>21</sup> Henry Corbin, *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn' Arabî*, Flammarion, 1958. Dans son magistral « essai d'histoire sur l'idée de Nature », Pierre Hadot fait remonter au néo-platonicien et néo-pythagoricien Porphyre (234-305), le disciple de Plotin, la tradition de la puissance magique de l'imagination, citant, dans cette lignée philosophique, Montaigne, Paracelse, Giordano Bruno, Jacob Boehme (étudié par Alexandre Koyré), Novalis, Goethe... : *Le Voile d'Isis*, Gallimard, collection Folio Essais, pp. 98 à 100. A propos de cette « tradition », souvent ésotérique, il nous dirige vers les travaux considérables d'Antoine Faivre, dont : « L'imagination créatrice (fonction magique et fondement mythique de l'image) », dans la *Revue d'Allemagne*, t. III, n°2, avril-juin 1981, pp. 355 à 390 (texte repris sous le titre « Vis imaginativa », dans *Accès de l'ésotérisme occidental*, t. II, Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, 1996, pp. 171 à 219).

<sup>22</sup> Henry Corbin, *Corps spirituel et terre céleste*, Prélude à la deuxième édition : Pour une charte de l'Imaginal, Buchet-Chastel, 1978.

Il ouvre une fenêtre sur une révolution philosophique et politique aujourd'hui plus que jamais nécessaire !<sup>23</sup> Philosophique, en premier lieu, car il y a bien, chez Bergson, principalement à partir de *L'Evolution créatrice* (1907), le rêve d'une « anthropologie de l'intuition »<sup>24</sup>, c'est-à-dire de ce que pourrait être « une humanité complète et parfaite »<sup>25</sup> dans laquelle l'intuition et l'intelligence atteindraient de concert « leur plein développement ». Politique, en seconde instance, car dans la même visée anthropologique et dès le début des années 1960, Cornelius Castoriadis, rompant avec le matérialisme historique, appelait de ses vœux un projet de société autonome pour une humanité créatrice de sa propre histoire grâce à la puissance libérée d'une « imagination radicale »<sup>26</sup>.

Aujourd'hui, en notre temps de nihilisme, de rationalisme, de matérialisme et d'utilitarisme épuisés, cette double révolution reste entièrement à faire.

En pratique, le passage en forêt, dans l'esprit du cerf, nous encourage à libérer *héroïquement* le rêve, notre imagination créatrice, la poésie vivante<sup>27</sup>, sans rien sacrifier de notre exigence de raison.

**Antoine Peillon (*L'Esprit du cerf...*, Editions Le Bord De L'eau, 2011)**

---

<sup>23</sup> Cynthia Fleury : « *Comme nous l'enseigne Henry Corbin, sans monde intermédiaire où l'homme prend conscience et connaissance des puissances invisibles qui l'entourent, le nihilisme gagne la partie. Le monde imaginal est ce lieu de médiation où l'âme découvre son destin renaissant.* » Derniers mots de l'introduction à l'ouvrage collectif coordonné par Cynthia Fleury, *Imagination, imaginaire, imaginal*, PUF, collection Débats philosophiques, 2006, p. 21. Cf., surtout, la somme magnifique de Cynthia Fleury, *Métaphysique de l'imagination*, Editions d'Écart, seconde édition, 2001.

<sup>24</sup> Jean-Christophe Goddard, « La science moderne et la métaphysique de la vie... », dans : Arnaud François (éditeur), *L'Evolution créatrice de Bergson*, Vrin, collection Etudes & Commentaires, 2010, pp. 315 à 320.

<sup>25</sup> Henri Bergson, *L'Evolution créatrice, édition critique*, PUF, collection Quadrige, 2008, p. 267.

<sup>26</sup> Cf. Nicolas Poirrier, *Castoriadis ; L'imaginaire radical*, PUF, collection Philosophies, 2004, pp. 75 à 109, et du même, *L'Ontologie politique de Castoriadis ; Création et Institution*, Payot, 2011. Notons, au passage, que Castoriadis fut un des pionniers de l'écologie politique.

<sup>27</sup> Fabrice Midal, *Pourquoi la poésie ?*, Pocket, 2010.